

Preuve irréfutable

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 41

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-201544>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

raissait en peignoir; c'était un vrai squelette; puis le soir, à diner (il y avait toujours beaucoup de monde), elle revenait avec une taille ronde, coquette, gracieuse; c'était charmant. La beauté de sa taille augmentait en proportion de l'importance et de la dignité des personnes qu'elle attendait. Elle faisait grand cas des titres; or, pour un comte, elle n'était que potelée et rondelette; pour un marquis, c'était la Vénus de Milo; pour un duc, elle se faisait une tournure circassienne et, pour un prince, elle fut allée jusqu'à l'obésité.»

Mesdames, voulez-vous une bonne eau de toilette? Essayez l'*Eau de fleur de sureau*. Vous prenez une bonne quantité de fleur de sureau que vous mettez dans un vase convenable; jetez dessus de l'eau bouillante; laissez infuser et refroidir; passez à travers un linge et faites usage. Cette eau est excellente pour se laver le visage; elle fait disparaître les taches de rousseur. Pour ce dernier objet, on peut faire l'infusion plus forte; une ou deux applications par jour sont suffisantes.

Preuve irréfutable. — Deux gamins discutaient sur la place du Château, lors de la dernière session du Grand Conseil.

— Je te dis, moi, que son père est grand conseiller.

— Et qu'en sais-tu?

— Mais oui, que je te dis, puisqu'y a un moment y sortait de chez Vernier.

Champs et pavé.

Ce n'est pas dans notre pays seulement que l'on déplore la dépopulation des campagnes. Le même phénomène se produit partout et, en Angleterre, de façon particulièrement intense.

Dans un récent ouvrage d'économie, intitulé « Rural England », un propriétaire terrien anglais, H. Ridder-Haggard, établit, à ce propos, une statistique qui donne fort à réfléchir sur les conséquences probables de ce mouvement anormal et dont on n'a pas réussi jusqu'à présent à enrayer les progrès.

Voici ce que dit quelque part l'auteur de « Rural England ». Si le tableau est exact, en ce qui touche l'Angleterre, les choses n'en sont heureusement pas encore à ce point, chez nous.

« Plusieurs portions de l'Angleterre agricole deviennent aussi désertes que le *veldt* africain.

» Le travailleur rural est désormais l'objet du mépris populaire. Même les jeunes filles de sa classe le méprisent; et ceci est terrible, car il est fatalement conduit à s'exiler de son milieu.

» Seuls, maintenant, les imbéciles, les fripons ou les infirmes restent au village, et c'est de ce résidu que naîtra la prochaine génération. Rien ne retiendra ceux qui s'en vont, car la nature ne parle qu'aux âmes déjà pourvues d'éducation. Personne ne retournera plus à la terre, pas même les meurt-de-faim des villes, car ceux-ci ne sont que des ruines de citadins.

» D'ailleurs, la terre se transforme de plus en plus en prairies; donc, il faut de moins en moins d'hommes pour la cultiver.

» Dans beaucoup de comtés, la possession de la terre est devenue un pur luxe à l'usage des gens très riches; un jouet coûteux; le moyen de s'offrir des sports. Impossible d'imaginer un état de choses plus malsain. »

Au plus bas. — Un cafetier et le représentant d'une maison de vins étrangère discutent un marché.

— Je prendrai volontiers votre vin, fait le ca-

fetier, mais il vous faut me rabattre encore quelque chose sur le prix.

— Impossible, mon cher monsieur, même avec la meilleure volonté du monde; je ne vous l'ai coté qu'au prix de fabrique.

Dernier souhait. — On conduisait au gibet un condamné.

En route, celui-ci demande au bourreau: « Pourriez-vous me faire encore un grand plaisir, le dernier? »

— Si cela se peut, je le veux bien; mais vous savez... je ne connais que mon devoir. De quoi s'agit-il?

— Eh bien! comme je suis un peu chatouilleux du cou, vous me feriez très plaisir en voulant bien me pendre par dessous les bras.

Fouchtra! ché du franchais! — Un pauvre charbonnier auvergnat, qui venait de perdre sa femme, fixe au volet de sa boutique un carré de papier avec ces mots:

Fermé pour cause de déchet.

Le coucou, le rossignol et l'âne.

Décidément, les artistes ne s'entendent guère entre eux, et moins encore avec le public.

Le langage dont ils se servent, dans leurs querelles intestines, est souvent si peu clair, qu'ils ont parfois grande difficulté à se comprendre. C'est la tour de Babel.

Avec le public, la plupart du temps, les artistes ne se donnent même pas la peine de discuter. Le public est un âne. Discute-t-on avec un âne?

On assure, d'ailleurs, que certains artistes sont tout à fait indifférents aux jugements, bons ou mauvais, portés sur leurs œuvres. Ils font celles-ci pour eux, pour leur seule satisfaction. C'est sans doute contre le gré de leurs auteurs que ces œuvres, envieuses d'une vaine gloire, franchissent le seuil du sanctuaire qui les a vu naître et se lancent dans le monde, s'exposant ainsi aux regards impies des profanes.

Et ce n'est point d'aujourd'hui qu'on dispute de ces choses. Un de nos lecteurs nous adresse la page suivante de Diderot, qui sera longtemps encore d'actualité.

Du Grandval, 20 octobre 1760.

A Mademoiselle Volland,

... MM. Le Roy, Grimm, l'abbé Galiani et moi, nous avons causé. Oh! pour cette fois, je vous apprendrai à connaître l'abbé, que peut-être vous n'avez regardé jusqu'à présent que comme un agréable. Il est mieux que cela.

Il s'agissait entre Grimm et M. Le Roy du génie qui crée et de la méthode qui ordonne. Grimm déteste la méthode; c'est, selon lui, la pédanterie des lettres. Ceux qui ne savent qu'arranger feraient aussi bien de rester en repos.

— Mais c'est la méthode qui fait valoir, disait M. Le Roy.

— Et qui gâte, répliquait Grimm.

— Sans elle, on ne profiterait de rien.

— Qu'en se fatiguant, et cela n'en serait que mieux. Où est la nécessité que tant de gens sachent autre chose que leur métier?

Ils dirent beaucoup de choses que je ne vous rapporte pas, et ils en disaient encore, si l'abbé Galiani ne les eût interrompus comme ceci:

— Mes amis, je me rappelle une fable, écoutez-la:

« Un jour, au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun pris son talent. « Quel oiseau, disait le coucou, a le chant aussi facile, aussi simple, aussi naturel et aussi mesuré que moi? »

« Quel oiseau, disait le rossignol, l'a plus doux, plus varié, plus éclatant, plus léger, plus touchant que moi? »

Le coucou: « Je dis peu de choses; mais elles ont du poids, de l'ordre, et on les retient. »

Le rossignol: « J'aime à parler; mais je suis tous les jours nouveau, et je ne fatigue jamais. J'enchanterai les forêts; le coucou les attriste. Il est tellement attaché à la leçon de sa mère qu'il n'oserait hasarder un ton qu'il n'a point pris d'elle. Moi, je ne reconnais point de maître. Je me joue des règles. C'est surtout lorsque je les enfrens qu'on m'admire. Quelle comparaison de sa fastidieuse méthode avec mes heureux écarts! »

Le coucou essaya plusieurs fois d'interrompre le rossignol. Mais les rossignols chantent toujours et n'écoutent point; c'est un peu leur défaut. Le nôtre, entraîné par ses idées, les suivait avec rapidité, sans se soucier des réponses de son rival.

Cependant après quelques dits et contredits, ils consentirent de s'en rapporter au jugement d'un tiers animal.

Mais où trouver ce tiers également instruit et impartial qui les jugera? Ce n'est pas sans peine qu'on trouve un bon juge. Ils vont en cherchant un partout.

Ils traversaient une prairie, lorsqu'ils y aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels. Depuis la création de l'espèce, aucun n'avait porté d'aussi longues oreilles.

« Ah! dit le coucou en les voyant, nous sommes trop heureux, notre querelle est une affaire d'oreilles; voilà notre juge: Dieu le fit pour nous tout exprès. »

L'âne broutait. Il n'imaginait guère qu'un jour il jugerait de musique. Mais la Providence s'amuse à beaucoup d'autres choses. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute, et le supplient très humblement de les entendre et de décider.

Mais l'âne, détournant à peine sa lourde tête et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim, et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice. Les oiseaux insistent; l'âne continue à brouter. En broutant, son appétit s'apaise. Il y avait quelques arbres plantés sur la lisière du pré. « Eh bien! leur dit-il, allez là: je m'y rendrai; vous chanterez, je digérerai, je vous écouterai, et puis je vous en dirai mon avis. »

Les oiseaux vont à tire-d'aile et se perchent; l'âne les suit de l'air et du pas d'un président à mortier qui traverse les salles du palais; il arrive, il s'étend à terre et dit: « Commencez, la cour vous écoute. » C'est lui qui était toute la cour.

Le coucou dit: « Monseigneur, il n'y a pas un mot à perdre de mes raisons, saisissez bien le caractère de mon chant, et surtout daignez en observer l'artifice et la méthode. »

Puis, se rengorgeant et battant à chaque fois des ailes, il chanta: « Coucou, coucou, coucoucou, coucoucou, coucou, coucoucou. » Et après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

Le rossignol, sans préambule, déploya sa voix, s'élança dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés; ce sont des cadences ou des tenues à perte d'haleine; tantôt on entendait les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge comme l'onde du ruisseau qui se perd sourdement entre des cailloux, tantôt on les entendait s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs et y demeurer comme suspendus. Il était successivement doux, léger, brillant, pathétique, et, quelque caractère qu'il prit, il peignait; mais son chant n'était pas fait pour tout le monde.

Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore; mais l'âne, qui avait déjà bâillé plusieurs fois, l'arrêta et lui dit: « Je me doute que tout ce que vous avez chanté là est fort beau, mais je n'y entends rien; cela me paraît bizarre, brouillé, décousu. Vous êtes peut-être plus savant que votre rival, mais il est plus méthodique que vous, et je suis, moi, pour la méthode. »

Et l'abbé, s'adressant à M. Le Roy, et montrant Grimm du doigt: « Voilà, dit-il, le rossignol, et vous êtes le coucou, et moi je suis l'âne qui vous donne gain de cause. Bonsoir. »

Bons ménages.

Messieurs les escargots et mesdames leurs femmes, Font toujours bon ménage, et pour cette raison, Sans doute, je n'ai jamais ces messieurs et ces dames N'habitant la même maison.